

Québec : 400 ans en guise d'adieu

Christian Saint-Germain

Number 15, Spring 2008

Écrire entre bruit et silence

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/649ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Saint-Germain, C. (2008). Québec : 400 ans en guise d'adieu. *Contre-jour*, (15), 25–40.

Québec : 400 ans en guise d'adieu

Christian Saint-Germain

Pour Catherine qui est la seule à rire
de mes farces.

*Car il n'est pas question de laisser tomber
notre espérance*

Gaston Miron, *Poèmes épars*

Je n'ai jamais pu réprimer l'émotion éprouvée lorsque je vois encore, au détour d'un ouvrage d'histoire du Canada, les noms d'Étienne Brûlé dévoré par les Hurons, de Pierre-Esprit Radisson perdu dans l'état de New York, de René-Robert Cavelier de La Salle découvrant l'embouchure du Mississippi puis assassiné au Texas dans des circonstances mystérieuses, raconte-t-on. Ému par cette puissance d'étrangeté inconnue de notre histoire. Je ne suis pas historien, mais j' imagine seulement l'ampleur de la folie colonisatrice, la grandeur des personnages, l'immensité du paysage dans lequel ils évoluèrent. Comme un enfant, je ne peux m'empêcher — sans doute par l'effet de halo produit par l'hagiographie historique — de comparer la taille de ces héros avec le rachitisme de leurs descendances.

L'Amérique fut pour eux le territoire de la poésie : mouvements, guerres, illuminations dans l'ensauvagement avec ce qui, pour nous, n'avait pas encore de nom. Notre poétique initiale appartient à cette folie spirituelle séminale, à une pentecôte lumineuse dans l'opacité du

continent. Ni français ni américain. Une situation inventée de l'intérieur de deux langues complexes, à la confluence d'empires hostiles.

Toute la poésie du Canada français, la condensation épique d'une enfance hors du commun ne correspond pas au présent moribond, et l'on s'étonne même du caractère exsangue d'un projet national depuis l'amont de cette aventurière fureur. Comment en 400 ans a pu dépérir l'injonction initiale, la démesure missionnaire pour en arriver là, à l'exiguité d'une politique nationale qui n'est plus même celle d'une survie véritable ? La fête de la fondation de Québec rappelle une pensée de la survivance devant l'acharnement des forces qui poussent insensiblement à la dissolution paisible, le tout sous conséquence statistique démographiquement prévisible. Il ne reste de politique nationale qu'un projet de soins palliatifs à s'administrer à soi-même. Qu'est-ce alors qu'une poésie qui s'élabore depuis le pressentiment de sa disparition élocutoire ? Le poète demeure le dernier truchement, l'interprète des exigences d'une histoire « qui n'a pas trahi l'intelligence des pères » et de l'avenir compris comme déploiement des moyens politiques assurant la conservation linguistique de cet être-au-monde particulier. Cela est-il encore possible ?

Fondation et déshérence : penser en poète

La poésie québécoise recèle la vérité du peuple québécois. Elle en porte toute la dimension augurale. Les poètes reçoivent en propre le sens même de l'expérience locale et universelle de cette nation fixée en Amérique depuis 400 ans. Le texte poétique, artefact vivant, « fossile actif » attestant de l'existence d'une pensée subsistant dans la tourmente des déconvenues historiques, dans l'inaboutissement de notre reconnaissance politique au sein des nations. Malgré les apparences, dans l'invective, l'imprécation, le hurlement, la parole poétique est la partie la plus saine de l'affirmation d'un moi collectif. Paroles sans accommodements, débarrassées du vert-de-gris des moments serviles d'autres textes ou projets politiques. Le poète n'a pas introjecté l'ennemi, ne s'est pas fait enfoncer dans la gorge la langue majeure. Il parle comme l'enfant qui ne soupçonne pas encore l'existence de l'école, l'homme libre qui ne consent à aucune humiliation

pour s'acheter un téléviseur. Un peuple conquis pense par ses poètes. Le reste des acteurs de la scène intellectuelle font de la figuration dans l'État de la somnolence identitaire, contribue à la disparition tranquille dans le divertissement bureaucrate ou la morgue universitaire. Ils sont à l'étalage des viandes froides, le poète parle depuis toutes les gerçures de l'homme vivant.

Les poètes comme les fous apparaissent au bout des générations, sur les feuilles rouillées de l'arbre ancestral. Un peu à la manière des plaques tectoniques qui accumulent sur de longues périodes géologiques énergie et tensions ; ils surviennent à la confluence des failles, réconciliant le séisme personnel et national. Ils sont les enfants fous des peuples dysfonctionnels. L'œuvre de parole n'est jamais autre chose qu'un refuge contre une dislocation intime aggravée.

Il y a dans cette parole une jubilation sexuelle aussi, du sexuel, de la langue qui tremble autant de la nouveauté érotique que de la prise de parole. Les poètes s'adressent souvent au sexe des femmes. Ils naissent de deux femmes, de leur mère et de leur premier amour. C'est comme une découverte insurmontable, dont ils ne se remettent qu'à l'écrire. Ils ne veulent pas tant être écoutés que jouis. Ce qui revient presque au même pour les lacaniens et autres marabouts du signifiant. Le poème accentue la dimension purement langagière du sexuel ; il entre en concurrence avec l'acte dans la constance d'une élucubration féroce. Analphabète par conviction, le poète écrit au son et à l'image. Il veut se faire entendre, résonner dans l'inconscient fébrilatoire de la langue de son lecteur, surprendre des vérités inattendues depuis l'apostrophe véhémence. La poésie livrée à son rythme essentiel est affaire de dégaine et d'apostrophe. Pourtant, le genre « poésie française » vieillit aussi mal que le crayon à mine. L'ennui profond pour les typographies abyssales, l'épure rebutante de mots cyclopes, les mises en page sahariennes du genre : « Ô abîme ! » Pitié pour les épinettes.

Il faut dire que le Québec aime beaucoup les poètes morts, il les apprête alors à la sauce subventionnaire, les fait revenir dans le court-bouillon des redécouvertes subites, les tranche en lamelles sémiotiques, en

chaudrée de mémoires et thèses, décortique les balles des occiputs éclatés. Un bon poète québécois est un poète mort. Funérailles d'État, pavillon universitaire, on est toujours *ben blood* pour tous les pré-arrangements, les « facilités » sépulcrales.

Penser par ses poètes

Le Québec n'a pas beaucoup de philosophes internationaux. Est-ce si grave ? Pour cela, il lui faudrait le nombre, le temps, les institutions. L'expérience philosophique québécoise ne dépasse guère le commentaire académique, l'importation, le maniérisme pseudo-scientifique de bricoleurs qui suivent des modes, calquent tantôt les Anglo-saxons tantôt les Parisiens, selon les générations de professeurs qui se succèdent. Derridiens des *boudoirs* du Plateau, logiciens en marge des programmes scientifiques véritables. Or, être colonisé ne se résume pas à l'incapacité de produire un esprit puissant sur la scène internationale mais davantage à l'impossibilité de faire pression depuis des maisons d'édition ; en un mot, avoir la capacité politique d'un certain rayonnement, et éventuellement la possibilité de *dumping* même dans les choses de l'esprit.

Les petits peuples n'ont pas de philosophes ; ils n'ont que des « répétiteurs » ou des imitateurs de ce qui se pense ailleurs, des franchisés avec leurs franchiseurs admirables comme dans les contrats de dépanneurs. Des esthètes aussi qui connaissent le latin, le grec, l'allemand, dont l'érudition émerveillent les vieilles filles, comme l'inverti¹ hellénisant dans le film d'André Forcier *L'eau chaude, l'eau frette*.

Par rapport à la capitale, les œuvres locales sont captives de la vocation universelle de la langue majeure. Elles finissent à la rubrique des entrefilets dans le panorama des littératures étrangères à la métropole. Nous devenons d'ailleurs — pour autant que nous soyons — étrangers à notre propre étrangeté, exotiques, infiniment désavoués de nous-mêmes, en décalage horaire sur ce destin apocryphe. Intimement forclos d'une génération à l'autre dans l'admiration béate de ce qui s'écrit ailleurs et s'abaisse jusqu'à nous pour se donner à lire. Le mouvement d'auto-exclusion, de désintéressement de soi-même passe pour de la culture

véritable, de la Grande. Il est vite transmis par les « élites » intellectuelles aux petits sauvageons de la place. Ils communiquent le dédain d'ici comme les vieilles religieuses qui se lavent le bas du corps à la débarbouillette sans se déshabiller.

Le pire colonialisme n'est toutefois pas seulement économique. L'on peut s'approprier des moyens de production — être propriétaires des pelles avec lesquelles on creuse sa fosse — et rester cons comme des manches. On s'en tient d'ailleurs dans le nationalisme actuel aux succès du Cirque du Soleil et à ceux de la Caisse populaire, de la Caisse de dépôt, de la petite baquaise, de la grosse baquaise. À l'exception du moment felquiste, personne ne saigne du nez dans la neige pour rompre la longue chaîne qui va de l'American Can jusqu'aux grands emplois d'aujourd'hui — ceux qui engraisent vite, ceux qui payent bien —, à faire des avions, à visser des boulons subventionnés sous les ordres d'ingénieurs pakistanais unilingues. Les chapons ne quittent pas les basses-cours même s'il y a des trous dans le grillage.

Pour certains, rien ne paraît plus éculé que le nationalisme et ces vieilles idées d'appartenance. Les peuples ne sont toutefois pas soumis aux étapes « réconciliantes » des psychologies populaires du développement personnel. Il importe de dissiper la confusion abusive entre l'hospitalité véritable et l'état d'un patrimoine en déshérence. Rien n'est plus lamentable qu'un groupe qui se prétend inclusif alors que dans les faits, il n'a pas la moindre capacité d'affirmer quoi que ce soit de pérenne ou de se projeter de manière décisive dans l'avenir.

Ce qui reste du Québec intellectuel tient encore beaucoup à la jésuiterie brébovine, à celle des survivants du collège Sainte-Marie et à la pruderie de générations de petites agaces formées par les Ursulines. Le Québec moderne toujours analphabète en proportion historique n'en finit plus de payer pensions et retraites à ces joyeuses bandes d'éclaireurs, de bâtisseurs de la disparition propre et cosmopolite. Nous nous évanouissons sous le charme de cette pénombre et allons mourir — sans spasme ni convulsion — par dévolution successorale avec nos papiers bien en ordre. Et si mon père n'avait pas eu lui aussi la tête bien faite par

ces messieurs de la Compagnie de Jésus, je croirais moi-même au progrès de la société québécoise comme si j'enseignais l'histoire au secondaire V.

C'est la chance d'appartenir à un pays qui fait ses « révolutions tranquilles » comme on dit tourner en rond. Avec le grand bond en avant, l'ère des lumières des années 1970 — au moment du nationalisme ostentatoire —, le Québec se décapite pour entrer « tête première » dans la modernité. Il se dote d'institutions acéphales à l'image de son emblématique saint patron. Paradoxalement, à la même époque, la montée de la bureaucratie des années 1970, c'est le remplacement de la grégarité frileuse des curés par celle des fonctionnaires. Rien d'étonnant à ce que la majorité francophone en banlieue de la ville de Québec n'ait jamais appuyé les propositions indépendantistes.

La massification scolaire fait rage pour générer depuis les facultés d'éducation : l'illettré enseignant, le bureaucrate niais, le directeur de CLSC cynique. Sous le mode cette fois de la parodie missionnaire, la situation atteint le comique véritable lorsqu'une classe petite-bourgeoise se targue de fonder une université populaire pour pouvoir enfin déniaiser le petit peuple.

Il fallut pour cela défenestrer une église, ramasser des jésuites à la traîne ; tout ce qui restait d'apostats sodomites, de trotskistes en chemise de chasse, pis ensuite finir la job à coup de doctorats *honoris causa* à du monde de notre gang. Le recteur avait été allaité au Kik Cola et, même s'il avait beaucoup pratiqué avant, remettait des diplômes de pacotilles en bafouillant des formules latines. Il y en avait d'ailleurs une saprée brasse comme lui dont le seul talent était d'être né entre 1945 et 1960. L'histoire allait se répéter en miniature. Avec la décimation démographique, le système scolaire public ramassait déjà tout ce qu'il restait de *drop in*, d'étudiants normalisés à la hausse, à compétence jetable, transversale, rétractable, à *pu* d'examen *pantoute*.

Un professeur de littérature québécoise entrelardé de colloques et de présentations n'arrive jamais à dire — à la marmaille dépenaillée des hautains (qui prépare *quette chose de big* à la maîtrise), des originaux chevelus ou avec la boule à zéro, les percés ou les pileuses *grunge*, à la

crypto-lesbienne en sémiotique picturale dans le programme du certificat de danse amérindienne — que l'écriture en français n'a pas même rapport à la connaissance objective des structures de la langue.

S'exprimer dans une langue royaliste concerne plutôt au premier chef des règles de bienséance, la connaissance des manières de la cour. Les ronds de jambe syntaxiques de Madame de Sévigné et pétasses d'un autre âge, vérolées de surcroît. Comment expliquer à des étudiants en littérature que Jack Kerouac n'a jamais été à ce point intoxiqué qu'il ait décidé d'écrire *Sur la route* en français. Pour l'Amérique nomade, la langue française reste lente, engoncée dans sa forme réflexive inexpugnable.

La poésie québécoise vit ses derniers moments dans « l'érotique généralisée » d'une sonorité incantatoire, d'une entre-deux langue. Raccordée malgré elle — sans savoir ni vouloir — à l'universalité d'une langue qui la minorise toujours davantage. Cet héritage est notre fardeau attachant — comme la dernière grammaire française des Ursulines de Trois-Rivières après la Conquête —, alors que toutes nos institutions pourvoyeuses d'identité linguistique brinqueballent dans l'à-peu-près, dans les derniers moments d'une transmission à qui ne reste qu'environ cinquante ans de bavardages ethniques. Faut-il un livre d'adieu en guise d'anniversaire, saluer la fin de vie utile d'une nation qui s'est épuisée au point de laisser si peu d'enfants comme autant de cheveux rares sur une tête chenue ?

Notre entre-deux langue, c'est aussi le fait d'arriver à Paris et de ne pas se sentir chez soi. Avoir doublement honte de partager en locataire une langue complexe qui trahit à la moindre occasion notre appartenance à un monde où la littérature n'est pratiquement jamais entrée et de refuser la risible prétention des Français qui font s'esclaffer l'Américain du nord ; de se sentir soi-même comme un Haïtien au milieu de noirs américains. Nous ne serions pas seulement des *Nègres blancs d'Amérique* sous l'angle économique, mais parlons aussi le *petit nègre* en France. Nous sommes les héros d'un Agatha Christie dans le roman de gare de notre histoire arrêtée. Et c'est tout l'enjeu affectif d'une survie comme pièce de choix dans une rétrospective muséologique ou comme nation véritable qui

revient hanter l'homme rationnel. Notre avenir a-t-il un sens ailleurs, et autrement, que comme une espèce protégée, curiosité touristique, femme à barbe linguistique ?

Il n'y aura pas de 500^e anniversaire de la fondation de Québec : l'histoire aura composté les noms propres des familles, et toute notre vieille *riggin* généalogique. Délicieuse pitrerie diplomatique lorsque le gouvernement français envoie quelques-uns de ses plus pittoresques représentants pour célébrer quatre siècles de présence française en Amérique. C'est comme le retour inopiné d'un parent indigne qui surgirait de nulle part, le jour de l'anniversaire de son enfant abandonné. Les rapports du Québec et de la France sont depuis longtemps essentiellement touristiques, sauf pour les hautes castes de médecins qui pourront bientôt venir faire joujou avec nos « cartes soleil » couchant et se construire une cabane — de pêche — au Canada.

Textes tomahawks

Dans ce coma historique, cet automatisme de survie de quatre cents ans, quelques moments de lucidité, textes poétiques phares par lesquels le Québec accède à la représentation émotive de sa situation politique : le *Refus global*, les *Manifestes du FLQ*, l'*Homme agonique* de Gaston Miron. Bien sûr, il s'agit d'une ellipse, d'un injuste raccourci historique, mais qui sait ?, de l'unique manifestation essentielle des signes vitaux d'une nation moribonde. Textes tomahawks, inspirés du surréalisme tout autant que du marxisme, mais surtout moments où s'articulent beaucoup plus que notre simple technique de survivance collective, le désir de mettre un terme à la moutonnerie québécoise. Il y a dans cette montée à la parole une supplique tout autant qu'un chant général à la Neruda. Sans obscurité, le poète ne gesticule pas pour se faire comprendre. Le poème est l'attisée limpide des mots, l'impression immédiate que produit l'expérience pure d'être une nation en sursis.

Gaston Miron n'est jamais folklorique, il dit le rapport historique qu'entretient avec sa langue un peuple installé depuis 400 ans le long d'un grand fleuve. Il est comme un géant de l'île de Pâques à l'entrée

de l'histoire nationale. Ses textes n'ont jamais, même dans leur accent pessimiste, l'effet d'un désabusement. Profession de foi dans l'humanité, dans l'homme total marxiste, du Québec dans son affranchissement irrésistible, telle aurait été la naïveté du poète : croire en une inflexible nécessité historique, en une évolution naturelle, à l'avancée en croissance d'un peuple, comme s'il se fut agi d'un corps propre.

Destin : éparpillement rapide

La vie de Gaston Miron se dessine dans l'entrelacs biographique et collectif ; dans cet impossible effort de « rapaillement », de rapiècement de la « laine du pays » et du petit point français. Méchante courtepoinTE. Voilà comment je t'imagine, Miron.

Pas d'hagiographie pour toi, il y en a trop eu des admiratifs qui vinrent prêter main-forte à ta victoire, toi dans ta vie citadine minuscule, tes voyages en France sur le tard, accueilli par les Français comme le chat survivant d'une portée emmaillotée dans du papier journal avant d'être noyée. Alors que ton œuvre entre dans sa phase de momification institutionnelle par les bandelettes subventionnaires, les linguistes feront l'entomologie de tes usages de la *grégousse*, et qui sait, de la *batèche* ou de la *bougresse*. Je ne suis pas attiré par la dissection et la conservation des œuvres dans les formols académiques.

Miron, je te vois à l'intérieur d'un vieux film des années 1960, des images de poudrerie sur Montréal avec des auto-patrouilles de police comme à Chicago. Tu peux bien marcher le cœur gros, déraciné, déveiné, avec tes deux mains comme des *battoirs*, plus grand que nature, plus petit qu'un enfant de chœur, innocent de toutes les innocences, tu portes dès ta naissance le prénom d'un vieil homme, les Léo, Lucien, Ludger, des prénoms fauflés sur le devant de leur *overhall*, des prénoms comme des tapes dans le dos, des hommes avec la nuque lacérée par le soleil, endimanchés jusqu'à la mort. Des vieux qui se bercent entre deux portes en moustiquaire, qui dorment la bouche ouverte jusqu'à ce que leur dentier se détache, tu les a aimés de ta foi de calendrier du Sacré-Cœur, des hommes qui ont marché le catéchisme ensemble, des hommes

comme toi transplantés à Montréal avec les tramways, des boîtes à lunch en fer-blanc, des hommes de petit dimanche. Tu les as rêvés en dehors de leur ameublement colonial, se reconnaissant dans une fraternité hémisphérique qui n'a eu lieu que dans ta tête fière de beau joual de calèche. Ceux qui t'ont suivi t'ont donné aux renards.

Je vois les années 1960 avec le cri strident des cloches électriques dans les cours d'écoles publiques, toi marchant préoccupé sur le boulevard Saint-Joseph, sur la rue Saint-André, chercheur de destin, rapaillant dans tes découvertes des raisons d'espérer comme un fou d'espoir, tentant de réunir ce peuple d'épaillés², de brins sur rien, courant déjà à sa perte psychédélique, toi qui ne voulais rien voir, voilà comment je t'imagine pudique, maladroit, berçant ta fille dans le quotidien lunaire, qu'est-ce qu'un père malheureux peut bien chuchoter à son enfant pour l'endormir ? Car voilà comment tu étais, fondu malgré toi à ton peuple gris, à son sursis suicidaire, soudé à ceux qui n'ont pu te reconnaître. Même à la *Nuit de la poésie*, en 1970, le son de l'enregistrement a lâché pendant une partie de la « Marche à l'amour ».

Ta descendance véritable se lèvera en Octobre, des fils à ta hauteur ; ce que tu n'arrivais pas à dire dans ta poésie amoureuse, dans le monologue de ta désillusion historique, ta haine de l'anglais imprononçable ; je sais qu'ils sont venus et que tu as eu peur et que tu t'es émerveillé aussi dans ta cellule. Tu as cru y voir une résurrection orthodoxe, mon vieux cantor, tu as écouté à la radio en pleurant de joie, en pleurant de peur, levée d'embâcle avec son bruit et ses fracas, et puis tout est retombé derrière une petite fumée gesticuleuse et moyenneuse, dans les soupers-bénéfice des ritournelles avec les fils de famille revenus d'Europe pleins de diplômes des écoles d'intendance, des malins, nous avons toujours été un peuple d'harnachés et d'harnacheurs. Même le géant Beaupré a été assez sage pour aller mourir ailleurs.

Tu es le poète de la vocation³, tu as entendu l'appel du peuple canadien-français à l'agonie, pressenti ses dernières contractions historiques. Ce peuple d'hommes à tout faire, à ne rien faire, ne naîtra jamais ailleurs que dans le service à domicile, le raccordement, il s'est crucifié de pylônes. Il a maintenant une éolienne à la place de la tête, subit

une coupe à blanc du cœur. Nous sommes des locataires de l'histoire qui fêtent le 1^{er} juillet en bras de chemise assis sur les marches des beaux *tenneman*.

Nous sommes sous la coupe de ti-politiciens gras-cuits et bas-culs, qui défendent notre langue à coup d'alinéas, de renvois *at the Appeal Court of Quebec*, d'amendements de semi-anguille.

Tu trembles comme le pelage du chevreuil dans la lumière rousse d'automne, désynchronisé de toi-même, du temps universel, toupet gominé, tuque à gros pompon, j'entends les charrues dans la bourrasque des cafés instantanés, les bandits des premières pages de Montréal-Matin, voilà pourquoi je t'aime Gaston Miron avec ton physique de frère des écoles chrétiennes, ta maladresse chaleureuse, ton rire de cascade d'eau de roche, tes grosses lunettes de livreur de *grocery*, pris dans ta tourmente noueuse, droit comme une pelle droite, tes jointures fleur de lys, d'un comptoir de snack-bar à la reconnaissance par les tapettes françaises, tu parles le béluga, la pruche et la ouananiche, vieille chouette des neiges, tu écris sur les *napkins* du *Laurier Sweet*⁴, tu ne pouvais pas même te faire aimer d'une Ginette, d'une Linda, dans ta vieille gabardine empestant la fumée des El Producto, comme un missionnaire de la chasteté parfaite de ton verbe sans écarts, tu croyais à l'unité du genre humain mais tu étais entouré de vendeurs d'asphaltes, Miron d'écorces, de rouges-gorges, de rocher, de Sainte-Agathe, Montréal s'écoule en bières anglaises, dans la pleine canicule des ventres en camisoles, tu oubliais que les hommes veulent vivre quand même ; dans l'indignité parricide, apatride à dents cariées, dans la lâcheté essentielle des défections, j'espère que tu comprends maintenant que tu dors sous le bouclier canadien français, mort pour épouser ta langue sans accident, faiseur de poèmes solides comme des *coffres d'espérance*⁵, mon grand sulpicien amoureux des sauvageonnes, que le pays épique de ton agonie n'est jamais venu avec les autres, ton universalité s'adressait à des hommes libres, tu peux repartir avec ta langue parfaite de vendeurs d'encyclopédies itinérants, nous mourrons la queue entre les deux jambes sous les galeries de l'histoire.

Nous sommes les fils d'une génération spontanée, les arbres se sont vengés, nous sommes désormais équarris vivants ; les hosties de fous

lisent sur les premières pages des journaux que les Nguyen vont dépasser en nombre les Tremblay et pensent que c'est une bonne nouvelle. Nous diplômons dès maintenant les spécialistes, les anthropologues de notre effacement ethnologique⁶, les andragogues de nos cabanes à vieux.

J'aime les Nguyen, leur filles sont douces comme des sommeils de codéines, des buveuses d'alcool de riz, elles ont repoussées le géant américain avec ses B-52, son napalm, j'aime les petites prunes dorées, les dents chrysanthème, l'offensive du Têt, les pagodes sur le boulevard Taschereau, elles s'y connaissent en sommeil stuporeux, ça nous les prend dans les salles vert hépatiques au dernier moment de notre contention historique, on va finir entouré par du monde qui prononce pas les *r*, nous les *bell boy* du *De profundis* avec nos héros de la soirée du hockey tous intronisés dans les cénotaphes brassicoles, je tiens à remercier la famille Molson pour les opportunités spécifiques des effectivement, les Bronfmans, les Craig, les Amherst, les Gosford, les Québécois de la ville de Québec avec leur petit unifolié parkinsonien pendant la fête du Canada, les grosses femmes avec des petites dents en plastique, avec leurs maris retirés d'affaires dans le Paris pâté, l'assimilation avance avec les *ticuls* avec des prénoms anglais, les artistes du rire gras, les peintres à *toothpick*, les *gosseux* de St-Jean Portjoly, les belles *tites guidounes* des écoles privés, les vendeurs de portefeuille du pénitencier, les cols bleus, les cols gris, les grands médecins seigneuriaux qui ont repris la taille là où Bigot l'avait laissé, les petits vieux avec des cœurs de saint Valentin découpés depuis deux ans sur la porte des dépotoirs acronymiques, qui attendent sans bréviaire que le petit Jésus vienne les chercher, les préposés à la fosse sceptique, les adjoints à la lobotomie pédagogique, les danseurs à claquette de la politique municipale, les grands brûlés du référendum, les anarchistes salariés qui font dans le manuel scolaire, les commentateurs du patrimoine littéraire qui se branlent l'escargot sémiotique jusqu'à l'incidence des modalités illocutionnaires, j'aime les allitérations vociférantes, les dénombrements censitaires et poursuit jusqu'à l'exhaustion le décompte des créatures vivant au nord du cercle polaire. Si tu pensais faire ami ami avec les donneurs de petites subventions du Parti québécois, les ministres de la résidence secondaire, ceux qui parlent

à la vinaigrette Française devant les éleveurs de porc, qui attendent que le Colbert croise dans nos eaux territoriales, tu peux toujours attendre : la France est occupée à faire le trottoir de l'Europe.

Les élites nationalistes québécoises, des grosses femmes d'à côté, des albinos de la mise en scène subventionnaire, des ténias de centres d'études sur la littérature québécoise comme objet, comme savoir, comme platitude dans l'univers de la métaphore nostalgique du pays, des « pu sûres que c'est encore bon aujourd'hui », des Lucien qui repartent des abattoirs à cochon avec des avocats de la tribu de David, il aurait fallu dire que la dignité des peuples est hors de prix, au-dessus de vos moyens de gagne-petit, vous êtes encore trop pauvres d'âme pour rêver de mettre la main sur le gouvernail de votre chaloupe Verchère, retournez au charbon, à vos rames, galères perpétuelles, vous allez tout *pardre*, vos pensions de vétérans, vos pensions de ti-vieux, vos octrois de producteurs de lait, de volaille, vos fleurs de lys sur le *flag*, il aurait fallu faire peur plutôt que d'essayer de rassurer. Nous allons de langue de bois en gueule de bois jusqu'au déracinement final, au dégrisement, au mal de cheveux, au *scalp* parfait, nous ne sommes plus que les déchaussés de la souche, des détricotés de la ceinture boréale. Faisons les cents pas dans notre cage thoracique, qui sait, un jour reviendrons-nous de cette grande absence à nous-mêmes, les cœurs vont *resoudre* des brulis.

Nous quittons la « vie agonique » pour l'existence palliative dans l'ensoleillement crépusculaire des *no vacancy*, des *boxing days*, des *garage sales*, nous prospérons sous les ongles des usuriers, ils vivent chez nous derrière des murs pour être sûrs de ne pas nous voir avec leurs enfants écrémés à 1%.

Nous avons fait profession de foi de déchéance et allons vers la cécité complète, d'un pas certain comme des hommes saouls à la *bagosse* de sauvage. Nous accouchons d'ectoplasmes les jambes sur les écarteurs du Cirque du Soleil, nous sommes les étapistes de la démission complexe. Il y a rien de plus terrifiant que d'arriver face aux conséquences de ce qu'on n'a jamais osé faire.

Je voudrais être le dernier petit prophète, celui des ancêtres sanglants, des poseurs de bombes, des hommes avec un petit cours, qui crie dans la ville avec leur joug : continuez l'humiliation de vos pères avec vos plans de pension pour le désespoir récréo-touristique, ne laissez derrière vous rien qui vaille la peine de continuer, égrenez vos existences de castrats autour de la molette des téléviseurs, des bateaux de lacs pourris, allez décrocher vos enfants des sous-sols finis. Nous sommes les enfants abandonnés, inallaitables, qui se laissent mourir pendus à la mamelle siliconée d'un État bidirectionnel, bisexuel, unilingue silencieux.

J'aurais voulu t'écrire comme l'ode de Pablo Neruda à Federico Garcia Lorca (*Résidences sur terre*), une confession, un chuchotement. Comment rendre par l'écriture le murmure, la proximité de deux lits simple dans une maison de chambre ? Deux voix repliées, la nuit à l'abri de la ville avec le bruit des chasse-neige sur les trottoirs.

Le métier d'écrivain très peu pour moi je ne sais pas remplir les formulaires en trois copies provinciales ni me forger un mythe de fous furieux je suis un amuse-gueule un entremets mortel dans la bouche de l'univers dans la soufflerie et les suctions et le verre de bohème où je gonfle fragile et fracturable pour la nuit des hauts-de-forme et des saluts solennels. Je ris de la parole importante, grave, de la fraternité universelle des hommes communiant au papier hygiénique des révélations millénaires et à la vérité des enfants égorgés survivants ressuscités sauvés *in extremis* par un donateur anonyme lors du téléthon des morts cérébraux.

Et comme je me connais, je serais bien capable de pleurer au milieu de mon épithalame en train de le lire à l'Académie des lettres québécoises canadienne-française en huronie de par chez nous. Devant les chevaliers de Colomb de la littérature cul-de-jatte, enseignée au programme prévue dans les manuels de l'agitation épisodique du temps que ça parlait fort de par chez nous.

J'appartiens à un peuple qui n'est pas entré dans l'histoire, à un banc de larves, à une colonie pittoresque, au carnaval de Québec avec monsieur bonhomme attaché à mon *zipper* de l'an dernier, j'écris dans une langue de seconde main j'entaille le bonzaï françoillard de ma plume je

te plumerai pour passer dans la collection « poètes immortels de Paris » avec à l'accordéon les prix de Radio Canada, Télé-Québec, la médaille de Shippagan, des concours de petites avalées, je règne sur les centres culturels de la Rivée-Sud, attends-moi Laval j'arrive, je suis un destin hors des ondes lorsque la Ville lumière envoie avec une tonne de camemberts avariés les *babas cools* aux intervieweuses qui mouillent devant la photo de Renaud et de la contre-culture de Katerine. Je veux être empaillé de mon vivant comme Gilles Vigneault en faisant des *steppettes* en ancien français.

Le soleil de fin de journée roule sur la lèvre fendue de l'horizon, j'entre somnolent de mon bureau buvard pour bêcher les rangs de phrases de ce jardin de plomb. J'écris dans toutes les directions, j'ai voulu tant d'autres vies, tourné dans tous les sens le présent qu'il me reste. Je tiens ouvertes les corolles roses de mes deux mains volières pour que ma fille s'en échappe. Les soleils rosacés disparaissent dans la barbe à papa des demains torrides. Je marche dans une parade marchande avec les animaux en biscuit et reprends la tête des longues processions funéraires aux feux de circulation. Aucune femme n'est venue au rendez-vous des grèves virginiennes lorsqu'il n'y a plus un touriste et qu'aucun pas n'a encore servi de point d'appui au temps qui passe. Je suis un paon descendu en flammes dans l'hiver édenté, un barzoï perdu dans une animalerie de banlieue.

¹ Le célèbre hellénisant Amédée Croteau, auteur de *Constat d'onirisme*.

² *Épaillée* désigne parfois une femme étourdie.

³ « Il y a certaines choses qui doivent être faites, et peu importe qui les dit et qui les fait. Je vais là où l'on a besoin de moi, je n'existe que par le don. », *À bout portant. Correspondance de Gaston Miron à Claude Haeflly 1954-1965*.

⁴ Snack bar de l'époque où le poète sirotait un café avec le propriétaire.

⁵ Petit meuble en pin du mobilier canadien-français dans lequel la mariée accumulait des effets personnels — nappes, draps, coutelleries — pour préparer l'établissement de sa nouvelle maison.

⁶ « À partir de la blanche agonie de père en fils à la consigne de la chair et des âmes à tous je me lie jusqu'à l'état de détritüs s'il le faut dans la résistance à l'amère décomposition viscérale et ethnique de la mort des peuples drainés où la mort n'est même plus la mort de quelqu'un. », *L'homme rapaillé*